

Le Clairon Guillaume ROLLAND.

- Né le 18 septembre 1821.
- Décédé le 17 septembre 1915.

Il y a eu au Salon d'Automne, à Paris, l'image d'un héros sculptée par un artiste de grand talent.

Le héros s'appelle ROLLAND, le sculpteur s'appelle M.GRANET.

Pourquoi cet hommage rendu à un simple clairon de chasseurs à pied, pour un fait d'armes accompli en Algérie, à l'époque de la conquête, il y a maintenant soixante ans?

Parce que ce fait d'armes devait un jour honorer la France, lorsqu'il aurait traversé sa phase d'ombre, lorsqu'il aurait vaincu enfin notre indifférence et notre injustice, et que ce jour de réparation est arrivé.

J'imagine que tout le monde connaît à peu près le groupe de magnifiques combats qu'on appelle en bloc: SIDI-BRAHIM. En quelques mots, je vais les retracer.

Des villages arabes s'étaient soumis à la France. L'émir ABD-EL-KADER voulut les brûler. Ces tribus, aussitôt, demandèrent la protection du lieutenant - colonel de MONTAGNAC.

Les plaintes des Arabes étant justifiées, le colonel résolut de châtier l'émir. Il se mit en route vers les villages menacés, le 21 septembre 1845, à la tête d'une troupe de 424 hommes, dont 346 du 8ème bataillon de chasseurs à pied. Chacun emportait pour six jours de vivres.

Le colonel laissait au bivouac la 2ème compagnie de chasseurs et les carabiniers du bataillon.

Ce fut le 23 septembre qu'eut lieu le premier combat: 66 hussards, en selle nue, et 3 compagnies de chasseurs, sans sacs, chargèrent 6000 Arabes. Il n'y a qu'en France...

Le colonel de MONTAGNAC fut tué, le chef d'escadron Gourby de Coyord fut tué, les capitaines furent tués, les lieutenants furent tués, les sous-lieutenants furent tués, les hussards furent tués, - sauf un, qui put porter au commandant FROMENT-COSTE l'ordre de venir combattre à son tour avec la 2ème compagnie de chasseurs à pied.

Laissant au bivouac les carabiniers, FROMENT-COSTE et sa compagnie accoururent. Mais quand ils arrivèrent, ils n'entendirent que du silence, ils ne virent qu'une petite fumée qui montait d'un dernier fusil tombé à terre.

Ils allaient battre en retraite pour retourner vers la compagnie de carabiniers laissée au bivouac, mais la masse des Arabes les enveloppa. "Ils ne sont que 8000, dit le commandant FROMENT-COSTE, et nous sommes 200; formons le carré!" Et ils le formèrent.

1 Le commandant FROMENT-COSTE fut tué, les capitaines furent tués, les sous-lieutenants furent tués, les adjudants, les lieutenants furent tués, les sergents, les caporaux et les hommes furent tués, sauf une vingtaine, à moitié mangés par les balles, couchés à terre, ne bougeant plus, qui ne se rendirent pas, qu'on vola, et que les Arabes appelèrent leurs "prisonniers".

Parmi ces demi-morts se trouvaient le capitaine DUTERTRE et le clairon ROLLAND.

Retenez ces deux noms-là.

Pendant ce temps, que faisait-on au bivouac des carabiniers? Le capitaine de GERAUX, le lieutenant de CHAPPEDELAINE, le médecin de ROSAGUTTI et les 83 hommes étaient restés l'arme au pied, avec la consigne de voir et d'entendre tout sans agir.

Ils obéirent à cette douloureuse consigne. Devant eux, lentement décrut la fusillade, jusqu'au dernier feu de section, qui devint bientôt un feu d'escouade, puis un bruit de sept fusils, de six, de cinq, de quatre, de trois, de deux, puis-

d'un seul... Enfin, de leur petit bivouac perdu dans la plaine, ils entendirent le même silence qu'ils avaient entendu leurs camarades, et ils virent, comme eux, au loin la même fumée imperceptible et tragique monter du dernier fusil.

Onze heures du matin. Le capitaine de GEREUX, froidement tira l'épée et les soldats quittèrent leur bivouac. Un marabout se trouvait à trois cents mètres. Au pas de course, emmenant avec eux quelques bêtes de somme, ils allèrent s'y poster sous le feu des Arabes. Pendant ce trajet rapide, cinq soldats tombèrent. On put escalader la muraille. La cour formait un carré présentant vingt hommes sur ses quatre faces. Le caporal LAVEYSSIERE fabriqua un drapeau avec sa cravate et la ceinture du lieutenant CHAPPEDELAINE. Tous saluèrent le nouveau venu. Puis chacun pensa à maman. Bons pour la mort. Tous le comprirent. Il n'y eut aucun pleurard.

Alors commença la chose sublime, que nous regardons avec stupeur parce qu'elle est trop près de nous, mais que les siècles vont se repasser de l'un à l'autre, sur la chaîne de l'avenir, avec des larmes d'envie. Ils diront aux hommes de leur temps: Ceci eut lieu au dix-neuvième siècle, et ce siècle n'est pas le nôtre...

Pendant trois jours, contre 4000, puis 6000, puis 8000 Arabes, les 77 Français luttèrent, rangés par 18 sur les quatre côtés du marabout, leurs cartouches près de la main, visant, tirant, rechargeant, retirant, gais et insoucieux, arrêtant le galop des Arabes à coups de fusil soigneusement tirés; car les munitions s'épuisaient et chaque balle valait cent mille francs. Le soir vint. Enervé et confus, AB-EL-KADER s'écarta. Il voulut savoir s'il lui restait des prisonniers vivants.

80 avaient la tête tranchée. 10 autres étaient mourants. Deux restaient. J'ai dit leurs noms : le capitaine DUTERTRE et le clairon ROLLAND. Il fit parler au capitaine par son interprète.

L'interprète dit:

- Capitaine, l'émir veut que tu ailles jusqu'au marabout pour engager tes camarades à se rendre, sous peine d'avoir la tête immédiatement tranchée quand tu reviendras. Ta parole d'honneur?

- Tu l'as, répondit le capitaine.

Il partit en allumant une cigarette.

Les 60 hommes l'attendaient sur leurs murailles. Il s'arrêta à vingt mètres du marabout et leur cria:

- Camarades, l'émir m'envoie vers vous pour vous engager à mettre bas les armes. Si vous vous rendez, il vous promet la vie sauve. Si vous ne vous rendez pas, je serai décapité. Et moi je vous dis au contraire: défendez-vous jusqu'au dernier, mais ne vous rendez pas!

- Brave ami! dit une voix que DUTERTRE reconnut.

- Tu es là, GEREUX? Comment ça va?

- Assez bien, si ce n'est que nous n'avons plus de tabac.

DUTERTRE fouilla dans sa poche et lança une bague dans le marabout.

- Il y a là-dedans de quoi faire une dizaine de cigarettes.

Moi, je n'en ai plus besoin, je grille ma dernière. Adieu, camarades, je vous souhaite de revoir Paris. Vive la France!

- Vive DUTERTRE! s'écrièrent les 60 hommes.

Le capitaine retourna au camp. Sa cigarette était fumée. Il en avait encore le bout aux lèvres quand sa tête tomba.

Deuxième journée. Les Arabes se ruèrent ensemble sur les quatre faces. Mais il y avait dans le marabout un tireur fameux le lieutenant CHAPPEDELAINE. Chacune de ses balles étalait un burnous blanc sur le sol. On eût dit, de loin des camélias. Il en fit tout un grand jardin. On lui passait les armes chargées. Quand il avait soif, un peu d'urine de mulet mêlée à l'eau-de-vie. Quand il avait faim, un peu de paille ou des grains d'avoine. Et toutes les fois qu'il paraissait fatigué, tout près de lui, un jeune diseur de gaudrioles, natif de Belleville, dont les grimaces le faisaient rire.

Troisième journée. La même que la deuxième. Avec plus de colère et moins de cartouches. Avec plus de faim et moins de paille. Le soir s'étendit encore sur la plaine.

Cette nuit-là, il y eut un conseil de guerre, dans l'ombre, tous réunis, les yeux dans les yeux. La décision fut unanime: on devait sortir du marabout.

Pour cette dernière sortie, les hommes firent leur toilette. Ils se peignèrent avec leurs ongles et cirèrent leurs souliers avec leur sang. Il fallait être en tenue pour passer la porte. A la porte du marabout veillait un sergent de garde funèbre : La Mort.

Donc, le 26 septembre, à 4 heures du matin, tout espoir de secours perdu, on se partagea les dernières balles et on les coupa en six. Puis le capitaine de GERAUX annonça aux carabiniers que le moment était venu de faire une trouée pour tâcher d'atteindre à Nemours, où se trouvait le poste français. Sait-on ce que cela voulait dire? Ces mots voulaient dire que les 60 hommes devaient faire quatre lieues en combattant, à travers 8000 Arabes.

On chargea les carabines silencieusement. Puis, au signe du capitaine de GERAUX, les hommes franchirent les murailles du marabout sur les quatre faces à la fois et se précipitèrent au pas de course vers les Arabes. A ce moment...

Ecoutez bien.

A ce moment précis, dans le camp arabe, là-bas, devant sa tente, ABD-EL-KADER fit signe au dernier prisonnier vivant qui rêvait assis au milieu du cercle de ses camarades décapités. Puis il appela son interprète et lui parla.

L'interprète traduisit au chasseur à pied :

- Comment t'appelles-tu?

- ROLLAND.

- Tu es clairon?

- Oui.

- L'émir veut que tu sonnes la retraite aux carabiniers qui viennent de quitter le marabout. Pas un instant à perdre. Obéis.

Le clairon était un jeune homme de vingt ans. Passant par-dessus les corps de DUTERTRE et de ses camarades, il alla prendre son clairon qui était posé à terre. Quand il revint, sa figure était changée. Il regarda les carabiniers qui accouraient et, sous l'oeil fixe d'ABD-EL-KADER, tournant son clairon vers cette petite poignée d'hommes grandissante, au lieu de leur sonner la retraite, il leur sonna..... Etoile du matin, la même que suivaient des soldats de Suse, d'Athènes de Carthage et de Rome, toi qui guidais jadis leurs phalanges glorieuses, toi qui brillais sur la vallée quand retentit le cor à Roncevaux; passante éternelle qui vis ces grandes choses, étoile jamais émue, ce jour-là, pourtant, ta lumière a tremblé soudain, et tu t'es arrêtée et tu as replié tes pâles ailes pour entendre le clairon de cet homme sonner la CHARGE!

Le héros vit encore. Des 425 braves de la colonne du lieutenant-colonel de MONTAGNAC, il fut l'un des onze qui échappèrent miraculeusement au massacre. Depuis 1847, il habite, oublié des hommes, dans un village de l'Auvergne.

Mais, dans sa maisonnette perdue sur la montagne, quand le vieux clairon, le soir, repasse avec sa bonne femme ce lointain souvenir, sans doute que les ombres jalouses de l'Illiade, moins ingrates que nous, viennent familièrement s'asseoir sur la pierre de son foyer, pour entendre cette histoire si simple et si coute, ce conte enchanté en un mot.

C'est ce brave homme que le sculpteur GRANET nous rappelle aujourd'hui dans une admirable statue. Cette statue, Monsieur le ministre des Beaux-Arts, nous vous demandons de la placer au glorieux musée de Versailles, et la gravure de cette statue, nous vous demandons de la mettre dans toutes les écoles de France.

(G.D'ESPARBES.)

Article d'un journal, recueilli par M. le chanoine FRANC, originaire de La Banésie (21-5-1837 - 11-1-1916), ancien Archiprêtre d'Espalion, (1900 - 1906).

Article paru vers 1905.